



UNE PLUIE SANS FIN

de Dong Yue

Avertissement : des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs

1997. À quelques mois de la rétrocession de Hong-Kong, la Chine va vivre de grands changements... Yu Guowei, le chef de la sécurité d'une vieille usine, dans le Sud du pays, enquête sur une série de meurtres commis sur des jeunes femmes. Alors que la police piétine, cette enquête va très vite devenir une véritable obsession pour Yu... puis sa raison de vivre.

Entretien avec Dong Yue, le réalisateur.

Quel a été votre parcours ?

J'ai été diplômé de l'Académie du film de Pékin en 2006 et je me suis spécialisé en réalisation. J'ai tourné quelques courts métrages à l'école quand j'étais en troisième cycle. Puis, mon diplôme en poche, j'ai été chef-opérateur sur quelques longs métrages de fiction sans grand intérêt.

En 2010, j'ai abandonné le métier de directeur de la photo parce que j'ai fini par me rendre compte que je n'arrivais pas à m'exprimer suffisamment. J'avais besoin d'écrire une histoire pour tenter de percer à jour la vérité cachée des choses : c'est ce qui m'intéressait.

Comment est né le projet de *PLUIE SANS FIN* ?

En 2013, je suis tombé sur un reportage sur Internet, mêlant textes et images, qui parlait d'une petite ville, au nord-ouest de la Chine, qui avait été laissée à l'abandon : ses ressources énergétiques étaient épuisées, ses usines étaient fermées et la plupart des habitants étaient partis. J'ai été frappé par la tristesse qui se dégageait de ces images où on ne voyait plus que des personnes âgées et des chiens traînant dans les rues désertes et des bâtiments menaçant de s'écrouler. On avait l'impression que cette région en pleine déliquescence était totalement oubliée et mise à l'écart par la Chine.

Ébranlé, j'ai eu envie d'écrire une histoire témoignant de l'atmosphère qui régnait en Chine avant les réformes majeures de la fin des années 90. À partir de là, j'ai fait pas mal de recherches sur la Chine de cette époque. Puis, je me suis entretenu avec bon nombre d'ouvriers, d'agents de sécurité et de policiers qui avaient connu cette époque. Je me suis aussi inspiré d'affaires criminelles, de romans et de films.

Pourquoi avez-vous choisi de situer l'action en 1997, juste avant la rétrocession de Hong Kong à la Chine ?

À mon avis, l'année 1997 a marqué un tournant décisif dans l'histoire sociale chinoise des années 90. Non seulement Hong Kong a été restitué à la Chine, ce qui a eu une influence profonde sur la société chinoise, mais des barrières entre les classes sociales se sont érigées avec force.

Pour la Chine communiste, la décennie 90 commence en 1989 et s'achève en 1997. Car après 1997, la société chinoise change d'époque : les grandes entreprises d'État ont subi des réformes économiques et plusieurs usines d'État, dont la pro-

ductivité était faible, ont été fermées. De nombreux ouvriers qui pensaient que leur outil de travail leur appartenait ont dû quitter ces usines étatiques où ils avaient travaillé toute leur vie. Il leur a fallu accepter l'idée qu'ils étaient dès lors abandonnés par la société et par l'époque.

Que souhaitiez-vous mettre en exergue dans le scénario ?

Ce que j'ai vraiment cherché à faire, c'est évoquer avec précision l'atmosphère de cette période de transition, juste avant l'avènement de la "tempête sociale". J'avais envie de montrer que les gens les plus modestes sentaient, au plus profond d'eux-mêmes, que le climat était des plus instables.

Si il y a un pays qui a pris la relève de Hollywood en matière de film noir, c'est bien la Chine. On ne fait pas mieux en termes d'atmosphère, de décors et de personnages que cette histoire fataliste dans laquelle le chef de sécurité d'une usine s'acharne contre vents et marées à débusquer un serial killer (de femmes). Quitte à transformer en appât une jolie coiffeuse qui en pince pour lui. En termes de récit pur ou d'intrigue alambiquée, le film ne se pose pas là. Malgré un ou deux coups de scénario très fort, il laisse tout de même assez frustré un spectateur avide de résolution et de points sur les i. Peu importe, car tout est ici d'une beauté sombre et fuligineuse, au diapason de la toile de fond ; une Chine archaïque et dantesque où l'on a l'impression qu'il suffit de poser la caméra au coin d'une rue pour faire sourdre aussitôt un sentiment romanesque.

L'Humanité

Un homme sort de prison. Vingt ans plus tôt, ce simple gardien d'usine a prêté main-forte à la police locale pour traquer un tueur en série qu'il a laissé échapper. Un thriller baigné d'une pluie incessante qui épuise les corps et brouille les perceptions. Un pur film noir à la tension imparable, sur lequel le cinéaste greffe une sépulcrale tragédie politique et sociale (la disparition programmée du prolétariat) : l'action se situe en 1997, quelques semaines avant la rétrocession de Hongkong – considéré par les protagonistes comme un paradis à portée de main – à la Chine. Un premier film époustoufflant de maîtrise et qui fait entrer directement son auteur dans la cour des grands. **L'Obs**

Son nom est Yu Guowei : Yu comme vestige, Guo comme nation et Wei comme glorieux. Mais, à la fonctionnaire pénitentiaire qui lui demande de préciser quel est son patronyme parmi les trois, il répond « Yu comme inutile ». Ce quadragénaire banal au regard triste et à la petite moustache peu fournie sort de prison et son passé lui revient brutalement en mémoire... 1997, quelques mois avant la rétrocession de Hong Kong à la Chine. Ce jour-là, le ciel est, comme d'habitude, gris charbon et son side-car tombe en panne sur la route mouillée d'un site industriel. Yu le pousse tant bien que mal pour arriver au plus vite sur le lieu du crime. Il est tellement fier d'avoir été appelé, lui, le simple vigile d'une usine, pour aider la police, qu'il ne peut s'empêcher de photographier discrètement le cadavre ensanglanté de cette jeune femme dans l'herbe, troisième victime d'un tueur en série. Sur son lieu de travail, parce qu'il fait bien son boulot de surveillant, tout le monde l'appelle « Détective Yu ». Alors, cette enquête, il va la faire sienne. Jusqu'à l'obsession. Jusqu'à provoquer des morts en série...

C'est, donc, l'histoire d'un « employé modèle », un type zélé qui trotte, puis court sans fin, les pieds dans la boue, dans un pays où tout le monde s'appelle encore « camarade » pour quelque temps. S'il reconstitue les scènes de crime, s'il lui faut trouver les coupables, c'est pour « donner un sens à sa vie », comme il l'explique à un commissaire las et proche de la retraite. Mais dans ce coin de la Chine où les usines ferment, où même le ciel menace de vous tomber sur la tête, qu'est-ce que le sens de la vie ?

Devant son ampleur, ses influences et son romantisme, on peine à croire que ce film noir chinois soit un premier long métrage. La mise en scène de cet ancien chef opérateur est superbe : plans larges et lents, où l'horizon n'est que brouillard à perte de vue, où les ouvriers, filmés en contre-plongée, en blouse terne ou en ciré, deviennent une foule interchangeable. Le réalisateur multiplie les brusques ruptures de rythme : il filme, soudain, une folle course-poursuite le long d'une voie ferrée, ou une femme qui tombe d'un pont,

comme dans un vieux film noir façon Alfred Hitchcock, avec un décor qui semble être une transparence... Même le temps se pare d'artifices dans ce film où la nuit est trouée de néons roses qui se reflètent sur les vitres dégoulinantes d'un salon de coiffure sans clients ou d'une gargote où Yu boit en guettant sa proie... On pense beaucoup au grand cinéma sud-coréen, particulièrement à *Memories of murder*, de Bong Joon-ho, mais sans son humour salvateur. Tourné dans la province du Hunan, à Hengyang, site industriel majeur du sud de la Chine devenu un no man's land à la fin des années 1990, *Une pluie sans fin* est une désespérante et emballante peinture des « vestiges inutiles d'une nation glorieuse », comme Yu Guowei, qui rêvent à des âmes mortes et en oublient de vivre une possible histoire d'amour. **Télérama**

Le Chinois Dong Yue signe un coup de maître avec "*Une pluie sans fin*", son premier film. Un thriller psychologique situé en 1997, à quelques mois de la rétrocession de Hong Kong à la Chine qui symbolise le passage du communisme de Mao, à l'économie de marché. Sur le canevas d'une enquête autour d'un serial killer, "*Une pluie sans fin*" fait le tour d'un pays schizophrène.

Grand prix du dernier Festival du film policier de Beaune, "*Une pluie sans fin*" semble au prime abord un énième film de tueur en série, avec ses classiques scènes de crime et son enquêteur obsessionnel. Chef de la sécurité de son usine sur le point d'être fermée, Yu Guowei participe à l'enquête sur des crimes de jeunes femmes perpétrés dans son périmètre de surveillance. Solitaire, menacé de licenciement, il se lie à une jeune femme qui lui donne quelque espoir, mais son enquête obsessionnelle va prendre le dessus d'une vie en perte de sens. Filmé sous une pluie battante de bout en bout, tout en grisaille, "*Une pluie sans fin*" est imprégné d'une atmosphère oppressante qui rappelle "*Seven*" de David Fincher. Mais cette forme parfaitement maîtrisée se double d'un message psycho-

logique et social plus proche de "*A Touch of Sin*" de Jiang Zhan-Ke, prix du scénario au Festival de Cannes 2013. Les meurtres à répétition du film de Dong Yue sont à l'image des milliers d'ouvriers sacrifiés au prix de la rentabilité financière.

Les actes criminels, eux, renvoient au déséquilibre de leur auteur. Cadré jusqu'ici par des valeurs qu'il a toujours connues, la nouvelle société les renies pour d'autres. Si elle se permet tout, désormais tout est permis. L'évolution du récit, qui se rapproche progressivement du criminel, aboutira à une révélation plus suggérée qu'explicite, dérangeante.

L'intrigue est plus le prétexte à faire le portrait d'un homme qu'à exposer une simple enquête policière. Sa rencontre amoureuse, vécue comme une quête de rédemption impossible, aboutit à un film des plus sombres. Le fond social fort, le mépris dont est l'objet cet agent de sécurité sur le point de perdre sa place, comme les ouvriers qui l'entourent, donnent une vraie dimension à ce premier long métrage talentueux. Il n'en demeure pas moins fidèle aux codes du film noir. Embué de trombes d'eau en continue, "*Une pluie sans fin*" est imprégné d'une ambiance de fin du monde pour signifier, la fin d'un monde. **Culturebox**

Ambiance sombre et pluvieuse

Il ne cesse de pleuvoir tout au long du film et le ciel est sombre... La palette chromatique est dominée par des teintes de gris, de marron et de noir. "Ce paysage hérissé d'usines est monochrome, autrement dit sans vie. Les régions industrielles sont comme des monstres : l'individu s'y sent impuissant et réduit à néant. D'ailleurs, ces usines sont semblables à des labyrinthes dont on ne trouve jamais la sortie. Les ouvriers étaient manipulés, comme de vulgaires fétus de paille. J'ai donc désaturé les couleurs pour me rapprocher de ma vision de la Chine des années 90", ajoute le cinéaste.

La même semaine du 24 au 30 octobre

NOS BATAILLES
de Guillaume Senez
1h38 * France



Du 7 au 13 novembre

COLD WAR

de Pawel Pawlikowski 1h27 Pologne VO

Dans le cadre du Mois du Documentaire
LE PROCES CONTRE MANDELA ET LES AUTRES de Nicolas Champeaux et Gilles Porte
1h43 * France

CHRIS THE SWISS de Anja Kofmel 1h25 * Suisse * VO